

TABLE

ESSAIS

- CHRISTIAN DESCAMPS
Le temps, la création, les œuvres. (Zénon, Epstein, Einstein) 7

TRADUCTION

- GIACOMO MARRAMAO
Le Monde et l'Occident aujourd'hui 21

CORNELIUS CASTORIADIS, UNE PENSÉE NEUVE

(coordonné par Ph. Caumières)

- CORNELIUS CASTORIADIS
Les conditions du nouveau en philosophie 43

- VINCENT DESCOMBES
Le principe de détermination 63

- ARNAUD TOMÈS
Penser l'histoire avec Castoriadis 81

- SION ELBAZ
Langage magmatique et langue de l'institution 95

- NICOLAS POIRIER
Critique de la notion de bio-pouvoir 105

- SOPHIE KLIMIS
Platon, penseur de l'autonomie ? 115

BERNARD QUIRINY
Castoriadis et les paradoxes du droit 133

OLIVIER FRESSARD
*Universalisme et relativisme :
la validité pratique à l'épreuve de la puissance de l'imaginaire* 147

LAURENT VAN EYNDE
Castoriadis et Bachelard : Un imaginaire en partage 159

SAINT-DENIS À VINCENNES

(DVD-J.-F. LYOTARD : « Qu'est-ce que faire un coup en philosophie ?, 1980)

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD
La télévision 179

ÉTUDES & DISCUSSIONS

ANDREA BELLANTONE
Hegel en France : De Cousin à Hyppolite (fin) 191

Avec le soutien du



Essais

CHRISTIAN DESCAMPS

Le temps, la création, les œuvres

ZÉNON, EPSTEIN, EINSTEIN

CHAQUE GRAND ROMANCIER, chaque grand philosophe, invente, institue une figure, un concept du temps. Subtil, Saint Augustin avance : « nous croyons savoir ce qu'est le temps, mais dès que nous nous demandons ce que c'est, nous ne le savons plus ». Un peu d'étymologie. En occident, le temps c'est, d'abord, le « *tomos* » (ce qui coupe en grec), puis le « *templum* » latin, l'espace délimité par les augures. Pour nous, modernes, le temps deviendra une fraction de la durée. En français, nous n'avons qu'un seul mot pour dire une multiplicité de significations. Nous ne possédons qu'un terme pour le temps qu'il fait (*weather*), celui qui passe (*time*), ou encore les conjugaisons des verbes (*tense*). Le latin « *tempus* » couvre, lui, la chronologie, la grammaire et le « *tempestas* » de la météorologie ; par le fait, « *tempestas* » pointe aussi le temps opportun, le temps favorable, renvoyant par là au « *kairos* » grec. À Rome, ce moment se figure sous les traits d'une déesse ailée portant une tresse d'où l'expression (tirée par les cheveux), « saisir l'occasion par les cheveux ».

Mais, si le temps nous importe, c'est parce que toute création implique un rapport neuf à la temporalité, du nouveau sous le soleil. Au Badiou de la *Logique des mondes* soutenant que la création de vérités est une apparence de leur éternité, on peut concéder qu'en mathématiques, les théorèmes « précèdent », en un sens, les découvertes des chercheurs ; en revanche, dès que l'on pénètre dans le domaine historico-politique, il est décisif d'avancer qu'il a existé, qu'il peut exister, des créations absolues, apparaissant en un temps. La roue, l'agora de Périclès ou l'événement mai 1968, ces irrptions – marquant un avant et un après – ne somnolaient dans aucun ciel d'idées séparées, atten-

dant d'être dévoilées... Au fond, tenter de prendre à bras le corps les paradoxes de la question de la temporalité, c'est se souvenir avec Bachelard que : « l'objectivité doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe qui est fait pour chanter et séduire rencontre rarement la pensée ».

Plus que dans tous les arts, le cinéma, se développe dans le temps, même – et surtout – si la durée du film ne coïncide jamais avec le temps imaginaire qu'il suscite. Du reste, le temps concret, immuable, de la projection est, sans doute, le roc où le cinéma se différencie du roman, du théâtre, de la musique... *L'Amour fou* de Rivette, ce film de plus de quatre heures, joue avec la durée de la projection. Néanmoins, il est court à côté des films indiens de six ou sept heures, pendant lesquelles les spectateurs vont d'ailleurs souvent se restaurer. Selon le mot de Godard : « la temporalité cinématographique donne forme à l'Histoire ». De fait, toute Histoire s'incarne – Braudel nous l'a appris – dans une géographie. Et chaque lieu filmé nous confronte à la durée quasi immobile de la géologie, et en même temps, aux événements dramatiques de la société, à la rapidité de l'existence. Notons immédiatement – nous ne cessons d'employer des marquages temporels – que si le cinéma (comme la physique, on y reviendra) invente, donne forme à des temps spécifiques, la télévision, elle, ne relève que de l'instantané, du direct. Revoir intégralement une émission de télévision est quasi insupportable (pour autant que ce spectacle ne l'était pas dès la première fois). Un match de football ou de tennis s'épuise dans son résultat. Les actualités – leur retour hebdomadaire, leur périodicité réglée – relevaient d'un dispositif cinéma. Elles ont été abolies par le petit écran, par son instantanéité. On sait que pour le téléspectateur des images datant de quelques jours sont obsolètes.

Au cinéma, les films figurent le temps sous les modes – pour parler comme Ricœur – du « voir comme » mais aussi du « être comme ». Jean Epstein, ce cinéaste-philosophe, affirme « qu'en laminant le temps, le cinéma le rend malléable, en fait une perspective ». Sous ce rapport, le cinéma « cette machine à penser » réussit à mettre en branle « trente-six temps ». L'auteur de *L'Or des mers* cite d'ailleurs Zénon, Achille et sa fameuse tortue : « Zénon avait donc raison de soutenir que l'analyse du mouvement donne une collection d'arrêts ». En somme, le cinéma, grâce à la « faiblesse » de notre vision, à la persistance rétinienne donne force à l'illusion. Vingt-quatre images fixes par seconde recréent le mouvement, en additionnant des repos.

LES ÉLÉATES

Examinons, un moment, la thèse du vieux Zénon. Les Éléates, à la suite de Parménide (ils entendent célébrer l'Être), récusent les apparences, les opinions. Néanmoins, plutôt que de faire de Parménide le simple opposé d'Héraclite (tout coule, tout change), il est plus stimulant d'imaginer que l'éléatisme conçoit une éternelle présence. Certes, tout se modifie! Pourtant rien ne change qu'au « présent »; et celui-ci, comme tel, est toujours identique à soi. Dans l'air, la flèche est à la fois mobile et immobile. Elle n'est plus où elle était; toutefois, elle se trouve toujours dans un « ici et maintenant ». Zénon affirme « la flèche parcourt une ligne, et dans cette ligne, dans le trait, il n'existe point de trou ». C'est sur cette continuité, divisible à l'infini, que repose la puissance, la force de ses arguments. Au monde physique, changeant, éphémère, décevant, il convient d'opposer l'intelligence du réellement réel (la leçon sera retenue par Platon puis, nous y viendrons en conclusion, par Proust).

De fait, les raisonnements paradoxaux de Zénon montrent moins l'impossibilité du mouvement que son « *impensabilité* ». Celle-là chérit les paradoxes. Les Grecs anciens les aimaient beaucoup. Ils se demandaient : « combien faut-il retirer de grains de sable d'un tas pour que l'amas ne soit plus tas ? ». « Combien faut-il que j'ai de cheveux pour qu'on ne puisse plus me dire chauve ? » En vérité, le mouvement – il implique la multiplicité, le non-être (du non-être rien ne peut sortir) – est rigoureusement inconcevable! Bien sûr, le Zénon de chair voit qu'Achille rejoint la tortue. Cependant, pour le philosophe, ce n'est qu'une apparence. L'espace banal, phénoménal ne peut être saisi sans contradiction. Dans le monde de la pensée – non effectuable – quel que soit N, il y a toujours N+1. Là, c'est capital, la virtualité d'effectuation vaut effectuation. En mathématiques, dans le raisonnement par récurrence par exemple, je n'ai aucunement besoin de parcourir toute la série des nombres.

Articuler ainsi les paradoxes du temps, c'est faire un pas de côté; on peut penser, ici, au Wittgenstein affirmant qu'apprendre une langue, c'est toujours plonger au cœur d'une expérience neuve puisque cette situation nous force à réapprendre – comme dans un film de Keaton – « le plafond est en haut, le plancher est en bas ». Dans cette perspective, tout film véritable nous propulse au sein d'une expérimentation temporelle. À la naissance de la photographie, les autochromes exigeaient un temps de pause d'au moins dix secondes. Ce « figé spontané » interroge les modulations de ce que nous nommons « instantané »...

De nombreux films affrontent explicitement la figuration du temps. Citons, un peu de mémoire, un peu par goût, le Ozu de *Fin d'automne*, les brumes fugaces d'*Identification d'une femme* d'Antonioni, le vent de

L'Avventura, celui des *Amours d'Astrée et de Céladon* de Rohmer, *Le Vent* de Sjöström. Dans ce film muet – si cher à Bergman – les volets qui battent, les tourbillons de sable nous font entendre la temporalité du désert... Dans les grands westerns, les duels égrènent les secondes : pensons aux gouttes de sang tombant du plafond où est caché un tueur dans *Rio Bravo*.

Comment ne pas songer, aussi, au temps-espace (l'espace est ma puissance, le temps mon impuissance) de la taïga, des steppes de *Dersou Ouzala* d'Akira Kurosawa. Enfin, signalons, pour ne pas composer une longue liste à la Don Juan, l'un des films culte de Scorsese *The magic box* (*La boîte magique*). Ce film de John Boulting est consacré à William Friese-Greene, ce pionnier du cinéma qui réalise les premières images animées en 1889, presque dix ans avant les Lumières. Il y a dans ce film britannique – assez moyen dans son ensemble – une scène sublime qui explique sans doute l'intérêt de Scorsese. L'inventeur de la boîte magique, des « premières images animées » (étrangement, dès l'origine, les frères Lumière créent des chefs d'œuvre. L'opéra aussi se forge, tout de suite, dans le grandiose avec *l'Orfeo* de Monteverdi) veut, dès l'instant de sa découverte, montrer son invention inouïe. Pour ce faire, il descend de son atelier-laboratoire, rencontre, dans la rue, le premier policier venu, lui déclare : « j'ai fait quelque chose ». Le policier croit, d'abord, à un crime ; puis, bouleversé par la « première » projection, il soulève, ébahi, les rideaux où sont apparues les premières images-mouvement cherchant, fouillant, derrière l'écran...

Bien entendu, au plan phénoménal, nous sentons le temps, l'alternance des nuits et des jours. À cet égard, cadrans solaires et gnomons appartiennent à l'expérience humaine élémentaire, tout autant qu'à l'univers astronomique. Le mouvement de l'ombre ne dépend pas de la volonté humaine. Nous éprouvons le retour cyclique des saisons ; du reste, la durée des calendriers n'a pas la même intensité que notre vécu intime, affectif. En l'espèce, dès que nous quittons nos habitus maternels, notre espace mental hérité (si nous regardons un film vraiment étranger), la structuration linguistique du temps se fait mystérieuse. Quel non-angliciste maîtrise vraiment les mystères du *preterit*, du *plus-perfect*, du *present-perfect* ? Prenons un exemple linguistique français. La phrase : « Aujourd'hui maman est morte », cette ouverture de *L'Étranger* de Camus est, littéralement, intraduisible en anglais. Telle langue ignore le futur, l'aoriste (ce passé sans datation précise), le conditionnel. Dans la prose de Descartes, nous ne marquons pas les actions en train de se faire.

Plus, les cycles ne coïncident jamais. Douze mois lunaires ne font pas une année de 365 jours. Sagace et tranchant, Nietzsche affirme que sans la réforme du calendrier julien (cette nouvelle instauration du

comput du temps), nous n'aurions jamais connu l'ère chrétienne, donc le christianisme ! En somme, nous n'échappons jamais aux rythmes sociaux. Si, le 14 juillet, nous restons dans notre lit douillet, nous célébrons encore, de façon inverse, la Fête Nationale. Les Mayas ont deux années. L'année sacrée compte 260 jours, l'année civile 365. En Grèce ancienne, le quotidien est divisé entre la durée du jour et celle de la nuit. En outre, selon les saisons, l'heure diurne et l'heure nocturne ont des durées variables...

Comment compter, enregistrer le temps de l'Histoire ? En Grèce ou à Rome, on individualisait les années grâce aux noms des archontes et des consuls ; en revanche, ce système, très complexe, obligeait à consulter des listes entières. À l'inverse, notre cadre chronologique permet à un enfant de situer 1515. En ce sens, notre chronométrie est simple, mais sans grande invention...

AUGUSTIN

Rossellini a magnifiquement filmé Pascal, Descartes, mais aussi Saint Augustin, cet immense penseur du temps. Augustin fait du temps une créature. Il se pose des questions très simples, donc très difficiles, presque impies : « que faisait Dieu avant la création ? » et « en quoi, au juste, consiste le temps, si le temps c'est ce qui passe, alors que l'éternité divine est au dessus de tous les temps ? ». Pour lui, le temps de l'âme va se dilater jusqu'à englober l'histoire universelle. Rappelons qu'Augustin écrit au moment de la prise de Rome par les Wisigoths d'Alaric. Il s'agit, à ce carrefour historique, de construire, de constituer un autre temps, une autre cité (par delà les avatars de la cité réelle), la Cité de Dieu. Au fond, toute temporalité va relever d'un ordre profond (anhistorique) où s'ancreront toutes les philosophies de l'histoire, ce fléchage des destinées humaines, cassées en deux par la venue du Christ. Que dit Augustin débarrassé de la naphthaline de la sainteté ? Qu'il existe un présent de l'avenir (l'attente), un présent du passé (la mémoire) et un présent du présent (l'attention). « Il y a des moments qui durent longtemps » disait l'Arletty d'*Hôtel du Nord* ! Dans *La Confession d'Augustin*, Jean-François Lyotard insiste sur « l'interface de deux nuées d'inexistence, le pas-encore et le déjà-plus ». En marquant l'importance d'un temps qui ne renvoie ni à *chronos* ni à *kronos*, il s'agit de sentir les modes sous lesquels les choses nous affectent – ou pas –, sont investis – ou non – par nos désirs. L'impatience, l'ennui font le temps long, le plaisir ou la surprise le font court.

Au fond, nous ne pourrions mesurer le temps que par une « *distentio anima* », une distension de l'âme (par un déploiement, par une extension de l'âme). Pour percevoir, il faut que quelque chose reste fixé, « rémane » dans la mémoire. Un son résonne, il occupe un espace temporel. Par contre, nous ne saisirons ce son, comme musique, qu'achevé. Tant qu'il n'est pas terminé, nous ne pouvons le comparer à quoi que ce soit. Achievé – autre paradoxe – en un sens, il n'est plus. Tout bien pesé, je ne puis véritablement sentir que des images, des sons déposés dans ma mémoire, ce lieu – il fascinera Husserl – où tout va se construire. Nous retrouvons Epstein, son insistance à souligner la fécondité des « illusions perceptives ».

Reprenons un autre paradoxe. Le souvenir appartient au présent. À bien des égards, nous ne cessons de repasser par les modalités du temps. La mémoire traite du passé, l'intuition directe du présent et le futur se donne sur la modalité de l'attente. Bertrand Russell s'en souviendra quand il distinguera les choses connues par description ou par « connaissance temporelle directe » (*by acquaintance*). De fait, passé, présent, futur sont – en toute rigueur – inconnaissables, tout comme le fameux temps « sortant de ses gonds » chez Shakespeare. Il n'en demeure pas moins que même si le temps pur est inconnaissable, nous pouvons, cependant, en examiner les traces laissées dans notre esprit. Au futur abstrait, nous substituons l'attente du futur (l'anticipation), au passé évanoui le travail sur le souvenir, au présent la qualité de l'attention. Ces modalités, elles, seront descriptibles.

Créer une œuvre, nous l'avons souligné en introduction, ce n'est nullement dévoiler un pré-existant, déjà là, caché. Michel-Ange aimait à dire : « il est très facile de fabriquer une sculpture. Prenez un bloc de marbre et retirez tout ce qui est inutile ! ». En vérité, cette boutade, subtilement néoplatonicienne, implique que la sculpture soit toujours « déjà là ». Pourtant – même si c'est très difficile à imaginer dans le monde antique – il existe du neuf ; les étoiles elles-mêmes peuvent être « nouvelles » ! En 1572, Tycho Brahé découvre un astre inconnu. En fait, découvrir, et plus encore, créer, au sens fort – celui de Castoriadis –, c'est produire une altération radicale du temps. Chaque société, chaque inventeur, fait advenir un temps. Le cinéma, dit encore Epstein, fait « surgir des mondes ». Au cœur de ce neuf, il casse la banalité d'un monde unique, l'inertie du « bien entendu ». Grâce au cinéma documentaire, à ses accélérés – ces préhensions techniques –, nous voilà capables de redistribuer autrement les règnes végétaux, minéraux, animaux, en mesure de redécouper autrement les notions de mobile et d'immobile, de vivant et d'inanimé. Dans *L'Intelligence d'une machine*, Epstein avance : « Au cinéma, il n'y a rien d'immobile.

Les cristaux grandissent, se déplacent, se multiplient, comme des cellules. Les plantes ont des gestes d'animaux... »

En vérité, la caméra nous permet d'appréhender de l'inédit, de l'inouï : « jusqu'à l'invention de l'accélééré, il était impossible de voir une année de la vie d'une plante condensée en deux minutes ». De par son génie propre, le cinéma forge une machine à penser (Leibniz avait rêvé d'une machine à calculer les propositions logiques ; Lulle avait fabriqué une calculatrice capable d'ordonner les vérités). Epstein, lui, conçoit le cinéma comme une machine à « moduler le temps ». En produisant du ralenti, de l'accélééré, de la surimpression, des réversions de temps, le septième art remodèle la temporalité.

L'inversion du temps nous ramène, elle, au très vieux mythe rapporté par *Le Politique* de Platon. Dans ce récit, Zeus fâché contre Thyeste – Atride vengeur, il dispute le trône de Mycènes à son frère, séduit sa belle-sœur, commet l'inceste... – inverse les phénomènes. Platon parle, ici, d'une inversion du sens du temps, mais pas du cours du temps : la sphère céleste tourne en sens contraire, tous les mouvements sont renversés. On naît vieux, on meurt bébé ! Les hommes surgissent de la terre sous forme de vieillards, puis rajeunissent avant de disparaître. Toutefois, même intervertie, la durée a encore un contenu. À la fin du cycle, une temporalité hors du temps – un Sur-temps – remettra les choses en place. On repassera dans le cycle habituel, dans le temps commun...

Tout bien pesé, ce « commun » n'est partagé qu'à l'intérieur d'une sphère culturelle. Le temps chinois, par exemple, n'est pas dissociable d'occasions ; le « *kairos* » chinois, ce « bon » moment, marque les circonstances comme favorables ou défavorables. Dans *La Pensée chinoise*, Granet souligne combien, pour l'Orient, l'espace et le temps ne sont jamais séparés d'actions concrètes. Le printemps est assimilé au foin, à la couleur verte. C'est la saison où la nature manifeste sa bonté. Il existe donc – par delà la comptabilité monotone des chronomètres – des scansionnements faibles et fortes, des périodes de latence et des moments où l'on se consacre à la « réfection des liens sociaux ». Les fêtes refondent la chronologie. Sans cela, il se disperserait dans le chaos individuel et profane ! Du reste, l'étendue, elle aussi, a besoin d'être réinvestie. Le *li* – l'unité de mesure des distances – se distend lorsque l'on quitte la capitale, le centre spirituel, pour s'éloigner vers les marges barbares. Jamais les Chinois, nous assure François Jullien, ne perçoivent le temps comme une donnée quantitative. Les moments orientaux ne sont jamais monotones...

En Occident aussi, nous connaissons des périodicités soulignées, rythmées. Dans l'Éclésiaste, il est des temps pour vivre, pour enfanter, pour mourir. Le Hésiode des *Les travaux et les jours*, ou le Virgile des *Bucoliques*, marquent les cycles agraires et divins. Ainsi, pour l'auteur de

L'Énéide, l'étoile d'Aphrodite se lève le soir. Elle place la première partie de la nuit (*concupia*) sous le signe de l'étreinte avant qu'on n'atteigne la « *nox intempestas* », cette période pour ne rien faire. Au demeurant, notre présent n'est jamais avare de paralogismes. La publicité d'une exposition consacrée à Bonnard reprenait une phrase où le peintre avance « l'art est un arrêt du temps »¹.

LES STOÏCIENS, SPINOZA ET LES APORIES DU TEMPS

À ce stade, tentons de dire un mot de l'éternité, puisque le bonheur absolu pour les Stoïciens se rencontre dans la jonction de l'instant et de l'éternité. Au changement perpétuel, les Stoïciens opposent une saisie de la vraie durée : la « perduration du présent ». Leur paradoxe sophistiqué fait du temps un « perpétuel maintenant » (Victor Goldschmidt, *Le Système stoïcien et l'idée de temps*).

Pour le sage, le bonheur se conquiert au présent², contre un futur qui contient toujours une dimension de crainte. C'est un grand malheur de s'habiter que l'avenir. Dans cette perspective, Spinoza forge, lui aussi, à sa façon, une sagesse déduite d'un rapport temporel. Pour l'auteur de *L'Éthique*, l'éternité – comme l'a montré Gilles Deleuze – s'oppose à la fois au temps et à la durée. Au temps, parce qu'il n'est qu'un être de raison et à la durée puisqu'elle est finie. Concevoir les choses *sous l'espèce de l'éternité* (*sub specie aeternitatis* – *species*, c'est espèce et apparence), c'est parier pour une béatitude jouant l'éternité contre l'immortalité.

Très impie, cette connaissance-plaisir découple l'éternité du temps. Il s'agit là – c'est un véritable coup de force – de penser une éternité

1. En un sens, les grandes philosophies atteignent, selon C. Castoriadis (in « Validité de la philosophie et impossibilité de sa clôture », *Cahiers critiques de philosophie* n° 1), quelque chose d'omnitemporel : « Si Aristote peut encore nous parler, c'est probablement parce qu'il existe certaines constantes de la compréhension humaine. Certes, cette compréhension ne s'épuise pas dans ces constantes, et c'est pourquoi nous allons plus loin, mais elle les comprend ».

2. Comme le souligne P. VEYNE dans son *Sénèque*, « la politique impériale était simple et routinière, à la façon des tâches domestiques : on réprimait une révolte ici, une invasion des barbares là-bas ». Pour l'empereur Marc-Aurèle, l'important c'était de savoir s'auto-limiter, se faire – au présent – homme de bien. Au fond, le stoïcisme – comme toute la philosophie antique au sens d'Hadot – est conçu pour être pratiqué et non pour rester dans les livres. Enseigner, ce n'est pas informer, c'est former.

coupée de toute transcendance³. Nous pourrions alors jouer la béatitude contre le salut. L'éternité est, ici, déplacée du côté du troisième genre de connaissance ; et ce genre réconcilie et dépasse la perception immédiate et l'approche savante. Les étoiles sont, à la fois, à cinq cents pas et à des millions de kilomètres ! Accéder à la connaissance du troisième genre – cette joie –, c'est se rendre capable de percevoir – à la fois – l'instant (par exemple, le fugace des cathédrales de Rouen de Monet) et l'éternité (la pérennité de la montagne Sainte-Victoire de Cézanne). Se rendre capable de goûter le pur advenir contre la répétition simple c'est – comme le sage stoïcien ou spinoziste –, s'ouvrir à une durée intensive, rétive à toute mesure homogénéisante.

En somme, la création artistique nous permet d'accéder à une plénitude colorée d'éternité. En l'espèce, souvenons-nous que pour figurer l'inconscient – il ignore le temps, comme la contradiction – Freud s'empare de l'image de Rome, la ville « éternelle ». En effet, l'*Urbs* condense l'Antique, la Renaissance, le Baroque et la Modernité. À cet égard, le cinéma surréaliste – *Le Chien andalou* en offre un exemple criant – prend, lui aussi, en compte le tempo de l'inconscient, ses brillantes condensations, ses déplacements hardis, ignorent superbement le récit, la narration. Pour Breton, on sait qu'il méprise le roman, la beauté relève d'un oxymore temporel : elle est « explosante-fixe ».

Tentons, à présent, un détour du côté des sciences. Nous ne cessons, Valéry l'a noté, d'imaginer, de fantasmer l'univers comme un film que l'on pourrait visionner en train de se déployer sous nos yeux. Notre cosmologie spontanée est une cosmogonie assez simplette ! Pour l'heure, nous voilà plongés au cœur des apories temporelles. Car, si nous pouvons mesurer le temps, nous ne pouvons l'observer, le mettre à distance. L'utopie est concevable, l'uchronie ne l'est pas ! Le temps n'est matière pour aucun de nos sens... Il suffit de rester quelques heures dans une grotte pour éprouver la relativité de nos repères de durée. Avec humour, Ronsard avançait : « On nous dit Madame que le temps s'en va. Hélas, non, c'est nous qui nous en allons ! ».

Dans son désir scientifique (scientiste ?) d'accéder à un point de vue absolu sur la nature, la physique classique prétend accéder à l'immuable, à l'invariant. Newton puis Einstein seront des chantres de l'éradication du temporel en physique. Pour Newton, le temps s'écoule uniformément : il est universel, abstrait et absolu. Les mêmes équations

3. S. HAWKING, dans *Une brève histoire du temps*, modernise cette intuition : « Tant que l'univers aura un commencement, nous pourrions supposer un créateur. Mais si l'univers se contient vraiment tout entier (s'il n'a ni frontière ni bord), il ne doit avoir ni commencement ni fin : il doit simplement être ».

s'appliquent au passé et à l'avenir ; le temps ne crée ni ne détruit : il bat la mesure, balise des trajectoires. En conséquence, les lois newtoniennes sont réversibles : dans une machine, on peut faire tourner les rouages dans les deux sens.

Pour Einstein, affirmer que le temps passe n'a pas plus de sens que de prononcer : « le chemin chemine ». Parler d'un écoulement, ce serait se donner des repères fixes. Pour que le temps soit un fleuve, il faudrait qu'il ait des berges (en argot, les « berges », c'est les années). Or, les métaphores fluviales ne tiennent pas ; elles prennent l'eau ! Pour Einstein, la temporalité n'est pas un cadre, c'est une structure. Il n'oublie jamais que la matière s'écoule plus lentement près du soleil que de la terre, près de la terre qu'en orbite. Hawking souligne à son tour : « Le temps apparaît comme coulant moins vite près d'un corps massif ».

En son cœur, la physique se révèle riche de paradoxes tout à fait rigoureux. Dès que l'on y réfléchit un instant, le mot « maintenant » révèle son ambiguïté puisqu'il existe des myriades d'horloges fondamentales possibles. En effet, même les simples horloges relèvent de réglages assez complexes. Souvenons-nous que jusque dans les années 1920, dans beaucoup de villes françaises, l'heure arrivait de Paris par le train ; les facteurs – ils devaient, bien entendu, ressembler à Jacques Tati – distribuaient l'exactitude temporelle aux quatre coins de nos provinces.

LA FLÈCHE DU TEMPS

Pour finir, venons-en à la flèche du temps, ce temps irréversible, cette durée superbement ignorée par la physique classique. La physique de Newton – on l'a souligné – refuse le temps ; elle se place, avec hauteur, sous le signe des lois éternelles, intangibles. Le logico-mathématique se veut indépendant du temporel. La mécanique, elle, se lie à un temps réversible : je puis aller de A vers B comme de B vers A. Toutefois, la thermodynamique nous place, elle, devant les mystères de l'irréversible. Brûlée, la bûche ne reprendra jamais sa forme de bois ; dans le monde humain, l'année 1493 succèdera toujours à 1492. Pensons aux fameuses lettres d'Einstein à son ami intime, Michele Besso. Ce dernier – philosophe et scientifique – ne cesse de lui demander : qu'est-ce que l'irréversibilité ? L'auteur de la *Théorie de la relativité* lui répond que l'irréversibilité est un mirage : « Pour nous autres, physiciens convaincus, la distinction entre passé, présent et futur n'est qu'une illusion, même si elle est tenace ». Bien plus, pour Einstein, une indication de durée n'a de sens que rapportée à un corps de référence. L'idée d'un temps

unique et absolu doit laisser la place à des espaces-temps – situés – variant localement.

Cependant, la physique quantique va mettre Einstein en question. Pour Prigogine, par exemple, la recherche contemporaine entend retrouver le temps historique, prendre en compte l'irréversible, l'entropie ^{note A}, les évolutions vers l'équilibre. Le morceau de sucre – Bergson a montré, qu'il faut « du temps pour que le sucre fonde » – ne redeviendra jamais un parallélépipède blanc. Au demeurant, si l'on entend vraiment tenir compte de l'univers quantique, nous serons contraints de penser – de manière absolument contre-intuitive – des pluralités de temps articulés les uns sur les autres...

De fait, la science a longtemps méprisé les flocons, prétendant décrire la seule splendeur du concept de neige⁴. Pourtant, dès que nous rencontrons la thermodynamique, nous croisons la dégradation, le devenir, les déchirures de l'entropie. Pour le coup, il est impossible de ne pas noter que la thermodynamique apparaît au moment historique où l'invariance des espèces – cette incarnation du fixisme divin – est, elle aussi, mise en question. Dans *La Fin des certitudes*, Prigogine avance : « Précédemment, la flèche du temps était assimilée à des processus très simples tels que la diffusion, le frottement, la viscosité <...> Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'irréversibilité n'apparaît plus seulement dans des phénomènes aussi simples. Elle est à la base d'une foule de phénomènes nouveaux tels que la formation des tourbillons, des oscillations chimiques ou du rayonnement laser <...> La thèse selon laquelle la flèche du temps est seulement phénoménologique devient absurde. Ce n'est pas nous qui engendrons la flèche du temps. Bien au contraire, nous sommes ses enfants ».

A fortiori, et sous bien des aspects, nous restons aussi des garnements jouant aux dés pour emprunter la belle formule d'Héraclite; nous désirons conserver le temps absolu, mais aussi le temps qui passe. Nous aimons nous considérer comme des bambins, pour qui tout est possible. Dans le berceau, l'enfant peut – en effet – devenir architecte ou pianiste ; toutefois, les années passant, il ne pourra pas véritablement devenir les deux à la fois. Bref, la flèche du temps articule une durée qui lève comme une pâte (le temps « a pris » comme plâtre). Avec génie, Proust pénètre ce processus ; car ce que sent le narrateur de la *Recherche* à un moment « t1 » puis « t2 » n'est pas du tout ce qui va se découvrir plus tard, quand aura été mis en

4. En 1952, lorsqu'on offrit à Einstein la présidence d'Israël, il la refusa, arguant de sa naïveté en politique. Mais peut-être la véritable raison était-elle, tout autre ? Pour le citer, il déclarait : « Les équations sont, pour nous, ce qu'il y a de plus important. La politique ne représente que le présent alors qu'une équation a quelque chose d'éternel ».

place le « réellement réel ». Tel mot, prononcé à la légère, ne prendra sens qu'après coup, dans l'après-coup. On croyait parler pour ne rien dire, pourtant – sans le savoir – nous « proférons des vérités auxquelles nous étions aveugles, parce qu'elles demandaient du temps pour se révéler ».

Notre mémoire involontaire – Proust a lu Bergson – a enregistré des « souvenirs de luxe ». La mémoire classique, volontaire, conserve tout. Caisse enregistreuse, simple plaque photographique, banal disque dur, elle n'est pas vraiment artiste ! Par contre, l'involontaire, ce qui est entré, quasiment par effraction, dans la conscience, voilà le grand sujet. À ceux qui proclament que la *Recherche* procède du moi des dîners en ville, Proust rétorque qu'elle « provient plutôt d'un moi qui ne mange jamais ».

En tout état de cause, le temps véritable – celui de la création artistique, celui que révèle l'art – n'est pas une collection d'instantanés, de « bits », il s'apparente au déchiffrement de grimoires. Au bout du parcours – mais seulement à ce terme, après bien des errances – l'œuvre nous fera accéder à la vérité. Dans *Le Livre à venir*, Blanchot (pour lui, Mallarmé, Proust et Breton représentent, peut-être, ce que fut à l'Histoire la chute de Constantinople) se centre sur un pas trébuchant sur les pavés mal équarris de la cour de Guermantes (Raoul Ruiz l'a filmé avec bonheur). Soudain ce mouvement du pied devient celui qui a trébuché sur les dalles inégales de Saint Marc. Il s'agit – les mots ont ici leur importance – du « même pas », non d'un double. Et ce « même » nous projette dans un « hors du temps » capable de nous faire appréhender un peu de « temps à l'état pur ».

Condensés, Venise et Guermantes, cette création singulière, fabriquent une extase de temps. Voyant paradoxal, Blanchot souligne que Proust invente une expérience incomparable, car : « Vivre l'abolition du temps, vivre ce mouvement, rapide comme « l'éclair », par lequel deux instants, infiniment séparés, viennent (*peu à peu quoique aussitôt*) à la rencontre l'un de l'autre, s'unissant comme deux présences qui, par la métamorphose du désir, s'identifieraient, c'est parcourir toute la réalité du temps, en la parcourant éprouver le temps comme espace et lieu vide, c'est-à-dire libre des événements qui toujours ordinairement le remplissent ».

^A « L'accroissement du désordre, ou entropie, est un exemple de ce qu'on appelle la « flèche du temps », elle indique sa direction. Il existe au moins trois flèches du temps différentes. D'abord, la « flèche thermodynamique », la direction où le désordre, l'entropie croissent. Ensuite, la « flèche psychologique ». C'est la direction selon laquelle nous sentons le temps passer, dans laquelle nous nous souvenons du passé mais pas du futur. On rencontre, enfin, la « flèche cosmologique », cette direction du temps par laquelle l'univers se dilate au lieu de se contracter. » S. HAWKING, *Une brève histoire du temps*.